

XYZ. La revue de la nouvelle

Du bout des doigts

Daniel Arcand



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcand, D. (1994). Du bout des doigts. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 7–12.

DU BOUT DES DOIGTS

DANIEL ARCAND

Un jour je saisisrai mon amant
Pour en faire un reliquaire d'argent
Anne Hébert, *La fille maigre*

Réal est un bon garçon. Maman n'en a jamais douté, bien sûr. Très tôt, étant jeune, il essuyait la vaisselle comme un grand, sans rien échapper. Il rendait service, aimait rendre service et rapportait à la maison de bons bulletins scolaires. Il était sage. Il comprenait. Il priait, aussi, de sa propre initiative, souvent. Ah, Maman revoit encore les enfants, à genoux sur le siège capitonné des fauteuils berçants, tandis que Papa et Maman, grandes personnes, avaient les genoux sur le plancher, formuler les réponses de la récitation radiophonique du chapelet en famille, à sept heures. C'était dur pour Réal, comme pour les autres, de s'empêcher de jouer dehors, surtout pendant les beaux jours de l'été, quand les cumulus naviguent au-dessus des jeunes têtes comme autant d'anges gardiens, protecteurs des jeux innocents de l'enfance. De bons enfants, nous avons de bons enfants.

Ah ! La vie, insondable, nous réserve toutes sortes de surprises, des fois. Aurait-on pensé, à l'époque de ses études, que... Mais il dit qu'il est heureux maintenant et il en a vraiment l'air. Sa petite femme est gentille comme tout, elle prend bien soin de lui. Et puis il y a les enfants; qu'on les aime don' ! Leur présence apporte tant de vie quand ils rendent visite à grand-maman, car elle est bien seule depuis qu'elle est veuve. Quoique...

Mais Maman est bien, ici, la chambre, bien qu'étroite, est silencieuse, la nourriture est bonne, même si la sœur directrice n'est qu'un dictateur. Il y a garde Proulx qui est si bonne, le docteur Turgeon qui la suit avec compréhension, le père Bélanger qui

parle si bien et sœur Potvin, qui fait à manger ici, mais qui a le temps de venir la voir pour jaser. Oui.

Chaque semaine, une résidente quitte le foyer à jamais. Alors Maman appelle son garçon pour lui annoncer la triste nouvelle et Réal a toujours une parole réconfortante. Lui aussi est capable de bien parler. C'est le Bon Dieu qui l'a voulu. Ici, Maman se sent nettement moins à l'aise, un resserrement, une tension, disons-le, une culpabilité; la sienne, de n'avoir peut-être pas tout fait et celle de son fils, qu'elle partage peut-être en regard de la colère de Yahvé. Ce que Réal fait maintenant...

Ah, ce n'est plus comme avant. Que de choses ont changé, que de choses. Celles qu'on croyait être les plus immuables, les plus certaines, les plus absolues. Que de surprises rencontrées dans les virages les plus simples, en apparence, de la vie quotidienne.

Cela avait commencé par Papa qui, un jour, avait eu la surprise de voir une religieuse, dans une gare d'autobus, boire une eau gazeuse. Un autre jour, comme elle se rendait en voiture dans les magasins, avec les plus jeunes, un samedi matin, Maman avait subitement réalisé que la religieuse qui prenait place dans le taxi qui la précédait voyageait seule. Bien que ces comportements fussent surprenants, les parents avaient réservé leur jugement, s'estimant plus qualifiés pour juger la conduite des membres du clergé. Et encore une autre fois une amie lui avait conté avoir vu une religieuse dans son nouveau costume, dont le bonnet simplifié laissait désormais voir la chevelure au-dessus du front, arborer la repousse grise d'une décoloration déjà ancienne; y avait-il donc maintenant des sœurs coiffeuses dans les communautés?! Quelque chose ne tournait plus rond.

Maman se souvient encore des religieuses qu'elle avait vues, visitant Terre des Hommes. La journée s'achevait. La famille avait trouvé refuge près d'un comptoir de gaufres (ces boules de pâte qu'on fait cuire entre deux plaques au relief contrasté). Un pavillon thématique, tout près, avec ses triangles de métal et ses larges surfaces chocolat, occupait tout le champ de vision et ne donnait à voir que l'aire de repos, ses banquettes, son comptoir.

L'air humide, le soleil de plomb, le fait d'avoir tant marché, faisaient en sorte qu'aucune banquette n'était libre quand un groupe de cinq religieuses était sorti de l'imposant pavillon.

Elles avaient aussitôt capté le regard de Maman, qui avait froncé les sourcils, perplexe. Car Maman voyait, pour la première fois de sa vie, des religieuses, canadiennes-françaises comme elle, leur visage le lui indiquait, mais dont le costume, chose étrange, comme à l'occasion de ses voyages aux États-Unis, lui était totalement inconnu. Elles portaient leur nouveau costume. Quelque chose de bien plus simple que ce que l'on voyait encore au début de la décennie. Mais, ô désolation, quel maintien inélégant chez ces religieuses. L'une d'elles, corpulente, avançait avec la démarche d'un pingouin, ses épaules affaissées par la fatigue, le bras droit étiré par le sac à main soutenu par l'index et le majeur courbés en forme de crochet; ses paupières tombantes lui donnaient un air hébété. C'était la plus âgée, celle qui aurait dû donner l'exemple. Or, chacune avait sa démarche. Chacune son costume, car la robe ou la jupe n'avaient ni la même longueur ni les mêmes plis; les chemisiers différaient, de même que la coupe de ce qui était porté par-dessus.

Comme on était loin de l'époque bénie des bras et des mains blanches dissimulés sous les mantes, le corps droit, digne et noble, le visage regardant droit devant! On entendait dire, depuis peu, à la télévision, que la société était malade. Plus que les manifestations dans les rues, étudiantes ou syndicales, combien violentes à ses yeux, ce spectacle navrant en avait convaincu Maman et l'avait consternée. Mais les enfants, à ses côtés, les plus jeunes de la famille, ceux qui ont connu le secondaire, les options, les para-scolaires, savouraient leur glace. Maman avait observé un silence scrupuleux. Il n'en tenait qu'aux parents que bien de ces choses laides, dont il était question désormais, ne fissent jamais irruption au sein de la petite famille, bien sûr. Tout irait bien, comme c'est le cas au sein d'une famille qui prie.

Les parents, nourrissant quelque pressentiment, avaient beaucoup prié pour Réal, pour protéger sa vocation (il y a tant de choses à demander, en ce bas monde, les motifs de prière ne manquent jamais) et pour remercier Dieu. Pensez donc. L'aîné qui monte à

l'autel pour célébrer la messe, qui, du bout des doigts, tient le Bon Dieu dans ses mains et qui l'élève bien haut, dignement, noblement, ému et humble. Elle avait alors vu ses yeux à lui se fixer sur le diamant de son alliance, désormais incrusté dans le calice, qu'il avait tenu à la hauteur de son visage, pendant les courtes secondes de l'élévation du vin. Toutes ces vives émotions que Maman se souvient encore d'avoir éprouvées dans la nef. Quelle plus grande récompense des parents pouvaient-ils recevoir du Bon Dieu, sinon de compter un fils prêtre parmi leurs dix ou quinze enfants?

Puis, son intronisation paroissiale faite, le Père était parti en Afrique, honorablement barbu et amplement costumé, dans une ville côtière, où la communauté était déjà installée depuis plus d'un siècle, dans un confort modeste, mais raisonnable. Maman ne l'a jamais complètement compris, elle qui a toujours pensé, avec un terrible effroi, aux serpents surnois, aux crocodiles impitoyables, aux lions méchants et aux tigres rapaces, au milieu de lianes étouffantes, de marécages engloutissants et d'insectes dévorants. Elle avait même enjoint un cousin de Réal de lui prêter sa tente avec fond, pour empêcher qu'un serpent n'y entrât pendant le sommeil de son fils. Réal avait tout fait pour tenter d'apaiser ses frayeurs. Il lui écrivait à propos des écoles, des dispensaires, des orphelinats, des catéchumènes. Il lui avait fait part du perpétuel désagrément des petits insectes, dans l'espoir de concentrer son attention intense sur ces bêtes minuscules que Maman confondrait sûrement, avec de la chance, avec la mouche domestique.

Bien sûr, Réal n'avait jamais parlé de la façon de vivre des gens de la ville. Il s'était contenté de décrire des coutumes d'origine rurale, les fêtes, les danses, les dévotions des convertis qui monteraient aisément comment prier à bien des Canadiens, Maman. Ce à quoi Maman avait vite acquiescé. Réal lui parlait de l'incomparable beauté de l'œuvre de Dieu, lui qui était aux premières loges pour la voir, derrière le pape et les évêques.

Non. Réal n'avait rien dit à sa mère à propos du célibat des prêtres, ce concept totalement saugrenu, biscornu, incongru, dans bien des régions de ce continent; à propos de la tolérance involon-

taire de l'autorité devant cet état de fait, sur laquelle elle garde un silence sépulcral; à propos de la très mauvaise influence de cette situation sur certains missionnaires; enfin, à propos de l'ébranlement profond que tout cela lui avait causé. Non. Rien de tout cela pour Maman.

Réal était revenu d'Afrique quelques fois, au cours de ces années. Comme elle avait été soulagée de voir qu'il avait même pris du poids. Il avait rapporté statuettes d'ébène, sacs de cuir, ivoires sculptés qui ornent toujours la chambre de Maman.

Comme ce doit aussi être le cas dans la chambre de madame Nadeau que Maman croise à la salle à dîner. Dieu sait à quel point la chose est ardue pour Maman. La décision de Réal a été si surprenante, si subite, si choquante, si douloureuse. Qu'est-ce que le Bon Dieu a pensé? Et les gens...

Monsieur et madame Nadeau, à qui un destin impitoyable avait refusé la procréation, avaient payé la totalité des études du futur prêtre.

Mon Dieu, c'était si beau quand Réal avait choisi le ruban blanc, à la fin de son cours classique. Quel merveilleux aboutissement pour les parents. Quelles promesses d'un avenir riant... Hélas!

Maintenant Réal se consacre tout entier à sa petite famille, à sa petite femme. Un jour qu'ils la visitaient, les yeux de Maman étaient tombés sur le corsage de Claire (Réal avait su choisir une personne réservée, dont la tenue est irréprochable), un éclair, un flash, comme on dit, l'avait subitement aveuglée, quelque chose d'immensément désagréable: les mains de Réal, du bout des doigts, soulevant les seins de son amante, lentement, délicatement, excité et fier; le torse gonflé, nu, poilu, suant, salé, plein de mâlitude; un peu de salive sur l'abdomen, une goutte d'urine contre la cuisse, un filament vertical de liquide séminal pendant dans le vide entre les deux cuisses; le son des tam-tams, léger et lointain, lui soulignant le lever de la pleine lune, au-dessus de la forêt humide. Maman était restée figée, pétrifiée, horrifiée, un bref instant, mais sa bru, en lui parlant, l'avait ramenée à la réalité.

Maman s'était souvent demandé si son fils et elle ne croisaient pas madame Nadeau, entre la chambre et la porte d'entrée principale. Ce qui aurait placé Réal dans l'obligation stricte de s'entretenir quelques minutes avec sa bienfaitrice. Maman avait bien noté l'expression furtive des yeux de son fils, quand elle lui avait appris l'arrivée de madame Nadeau, veuve désormais, au foyer. Maman avait immédiatement compris et partagé le sentiment douloureux de son fils. Merveilleuse intelligence du Fils souffrant et de la Mère éplorée, à ses pieds, dans le mystère de leur deux cœurs brûlants et couronnés d'épines. Mais cette situation délicate, que Maman redoutait plus que tout, ne s'était pas encore produite. Tout cela n'était pas facile pour Maman.

Jusqu'à ce jour où Maman prit le taureau par les cornes. Ce fut très simple, en définitive. Les deux dames se virent, un jour, chacune à un bout du même corridor, avec sa canne, avançant vers l'autre, et se sourirent, depuis ce temps qu'il y avait Réal pour rendre leur vie complémentaire.

« Vous savez, Réal, ils ne lui donnaient pas assez à manger. Et depuis qu'il est marié, eh bien, il est plus pieux. »

Ce soir là, Maman s'endormit, ravie, rassurée, forte de l'effet immédiat de sa déclaration; en pensant à la prochaine visite de Réal, à leur petite marche, au bras de son fils, dans le corridor. Un si bon garçon.

XYZ

Les membres du comité de direction et de rédaction d'XYZ félicitent Monique Proulx qui a reçu le prix Québec-Paris 1993 pour son roman *Homme invisible à la fenêtre* (Boréal/Seuil).

